

confiance, et dont la parole ne jouirait que d'une autorité infiniment réduite ?...

« ...Je demande à n'importe quel dirigeant actuel de l'Inspection ouvrière et paysanne ou aux personnes qui ont des accointances avec elle, de me dire en toute conscience quel besoin il y a pratiquement d'un Commissariat comme l'Inspection ouvrière et paysanne... » (Lénine, « Faisons moins, mais mieux », 4 mars 1923.)

Dans les premières années de la Révolution, Staline était à la tête de l'Inspection ouvrière et paysanne. En l'occurrence, la flèche de Lénine était entièrement dirigée contre lui.

c) Dans ce même article il est dit :

« Chez nous, la bureaucratie existe non seulement dans les institutions soviétiques, mais même dans les institutions du Parti. »

Ces paroles, déjà suffisamment claires, acquièrent un sens tout particulièrement éclatant en regard du dernier entretien rapporté plus haut que j'eus avec Vladimir Ilitch, au cours duquel il fut question du « bloc » contre le Bureau d'organisation du Comité Central considéré comme la source du bureaucratisme. La modeste réflexion d'Ilitch qui figure entre parenthèses est entièrement dirigée contre Staline.

d) Quant au « Testament », il n'a pas besoin de commentaires. Il est pénétré de défiance à l'égard de Staline, à l'égard de sa grossièreté et de sa déloyauté. Il parle de l'abus éventuel qu'il peut faire de ses pouvoirs et du danger de scission qui en découle pour le Parti. De toutes les caractéristiques qui y sont faites, l'unique conclusion d'organisation suggérée dans le Testament, est qu'il faut relever Staline du poste de Secrétaire général.

e) Enfin, la dernière lettre que Lénine écrivit dans sa vie ou plus exactement qu'il dicta, est une lettre à Staline pour lui signifier qu'il rompait avec lui toutes relations de camaraderie. Le camarade Kaménev me parla de cette lettre dans la nuit même où elle fut écrite (du 5 au 6 mars 1923). Le camarade Zinoviev en parla à la Session élargie du Comité Central et de la Commission Centrale de Contrôle. L'existence de cette lettre est confirmée dans un sténogramme par le témoignage de M. I. Oulianova (« Au sujet de cet incident il existe des documents » — extrait de la déclaration de M. Oulianova au Bureau de la Session). Ce fait ruine par lui-même toute tentative d'en affaiblir la portée morale.

Voilà comment les choses se passèrent effectivement. Voilà comment Staline mystifie le Parti !

### QUELQUES DEDUCTIONS

Telle est une petite partie des faits, des témoignages et des citations que je puis apporter pour réfuter l'Histoire de ces dix dernières années, telle qu'elle a été falsifiée par Staline, Yaroslavsky et Cie.

Il faut tout de suite ajouter que la falsification ne se limite pas seulement à ces dix années, mais qu'elle s'étend à toute l'histoire précédente du Parti, transformée en lutte ininterrompue du bolchévisme contre le « trotskysme ». Dans ce domaine, la falsification se sent particulièrement à l'aise du fait que les événements se rapportent à un passé relativement lointain, et que les documents qu'on édite

sont triés sur le volet, tandis que la pensée de Lénine est faussée par un choix unilatéral de citations. Pour cette fois cependant, je ne parlerai pas de la période antérieure de mon activité révolutionnaire (1897-1917), puisque la raison de la présente lettre que je vous adresse est voire feuille d'enquête sur ma participation à la Révolution d'Octobre, à mes rencontres et à mes relations avec Lénine.

Je me bornerai à consacrer quelques lignes aux vingt années qui ont précédé la Révolution d'Octobre.

J'ai été de la « minorité » du 11<sup>e</sup> Congrès, minorité qui, par la suite, a donné naissance au menchévisme. Je suis resté affilié et politiquement lié à cette minorité jusqu'à l'automne 1904, à peu près jusqu'au moment de ce qu'on a appelé la « campagne provinciale » de la nouvelle *Iskra*, lorsque s'est précisé mon désaccord irréductible avec le menchévisme dans les questions du libéralisme bourgeois et des perspectives de la Révolution. En 1904, c'est-à-dire il y a 23 ans, j'ai rompu avec le menchévisme dans le domaine de la politique comme dans le domaine de l'organisation. Je ne me suis jamais appelé menchévik et je ne me suis jamais estimé tel.

Ainsi que je l'ai maintes fois déclaré, dans les désaccords que j'eus avec le bolchévisme sur une série de questions de principe, le tort était de mon côté. Mais pour définir en quelques mots, ne fût-ce que d'une façon approximative, le contenu et l'ampleur de mes désaccords passés avec le bolchévisme, je dois dire ce qui suit :

*Au temps où je n'étais pas membre du parti bolchevik, dans les moments où mes désaccords avec le bolchevisme atteignaient le maximum d'acuité — jamais la distance qui me séparait des conceptions de Lénine ne fut aussi grande que celle qui sépare la position actuelle de Staline-Boukharine des principes mêmes du marxisme-léninisme.*

Chaque nouvelle étape du développement du Parti de la Révolution, chaque livre nouveau, chaque nouvelle théorie à la mode ont suscité un nouveau zigzag et une nouvelle faute de la part de Boukharine. Toute sa biographie politique et théorique est un enchaînement de fautes au point de vue du bolchévisme. Les fautes que Boukharine a commises après la mort de Lénine dépassent de beaucoup — par l'ampleur et surtout par les conséquences politiques — toutes ses fautes antérieures. Scolastique qui stérilise le marxisme, qui en fait un jeu d'idées et fréquemment une sophistique de mots, Boukharine s'est révélé comme le « théoricien » qualifié de la période de glissement politique de la Direction du Parti de la voie prolétarienne dans la voie petite-bourgeoise. On ne peut pas y parvenir sans sophistique. De là, le rôle « théorique » actuel de Boukharine.

Dans toutes les questions — peu nombreuses — où Staline a cherché à occuper une position personnelle ou, tout simplement à donner, sans la direction immédiate de Lénine, sa propre réponse aux grandes questions, il a constamment et invariablement — pour ainsi dire organiquement — adopté une position opportuniste.

Dans une lettre qu'il écrivit lors de son exil, Staline appela la lutte de Lénine contre le menchévisme, les gens du *Vpériod* et les conci-

liateurs une « tempête dans un verre d'eau » (voir la *Zaria Vostoka* du 23-XII-25).

Autant que je sache, si l'on fait abstraction des articles plus ou moins justes, mais simplement élémentaires, sur la question nationale, il n'existe pas de documents politiques quelconques reflétant la pensée de Staline avant 1917.

La position personnelle de Staline (avant l'arrivée de Lénine) au début de la Révolution de Février est foncièrement opportuniste.

La position personnelle de Staline à l'égard de la Révolution allemande de 1923 est, d'un bout à l'autre, celle d'un conciliateur se traînant à la remorque des événements.

La position personnelle de Staline dans les questions de la Révolution chinoise n'est qu'une édition en plus mal du martyrologisme de 1903-1905.

La position personnelle de Staline dans les questions du mouvement ouvrier anglais constitue une capitulation centriste devant le menchévisme.

On peut truquer les citations. On peut dissimuler ses propres sténogrammes. On peut prohiber la diffusion des lettres et des articles de Lénine. On peut fabriquer des séries de citations tendancieuses. On peut interdire, cacher et brûler des documents historiques. On peut même étendre la censure aux récits photographiques et cinématographiques des événements révolutionnaires. Staline se charge de tout cela. Mais les résultats ne justifient et ne

justifieront pas ses attentes. Il faut toute l'étroitesse d'esprit de Staline pour croire que l'on puisse faire oublier, par de misérables machinations bureaucratiques de ce genre, les événements gigantesques de l'Histoire récente.

En 1918, dans la première phase de sa lutte contre moi, Staline avait été cependant obligé, comme on l'a déjà vu, d'écrire les mots suivants :

*« Tout le travail pour l'organisation pratique de l'insurrection fut accompli sous la direction immédiate de Trotsky, président du Soviet de Pétrograd. On peut dire en toute certitude que le rapide passage de la garnison aux côtés du Soviet et l'habile organisation du travail du Comité de guerre révolutionnaire, le Parti en est redevable avant tout et surtout au camarade Trotsky. »* (Staline, *Pravda* du 6 novembre 1918.)

Prenant l'entière responsabilité de mes paroles, je suis obligé de dire aujourd'hui : l'écrasement sauvage du prolétariat chinois et de la Révolution chinoise dans ses trois principales étapes ; le renforcement de la position des agents trade-unionistes de l'impérialisme britannique après la Grève générale de 1926 ; enfin, l'affaiblissement général de la position de l'Internationale Communiste et de l'U.R.S.S., le Parti en est redevable avant tout et surtout à Staline.

L. TROTSKY.

Le 21 octobre 1927.

## Les dernières paroles de Ioffe

Nous avons révélé, dans notre numéro du 2 Décembre que notre camarade Ioffe avait entendu donner à son suicide le sens d'une protestation suprême, et qu'il avait exprimé ce solennel avertissement dans une lettre adressée à L. D. Trotsky.

Cette lettre vient d'être publiée intégralement sous forme d'un Supplément au *Bulletin Communiste*. C'est le testament politique d'un homme de haute valeur dont le nom restera attaché à l'histoire de la libération du prolétariat. Il n'est pas un ouvrier, pas un militant, qui puisse lire sans serrement de cœur cette lettre d'un révolutionnaire qui a tout donné à notre cause, et qui, jusque dans sa mort volontaire, n'a pensé qu'à servir la Révolution.

Nous donnons ici les deux principaux passages de cet important document : celui où Ioffe indique quel fut le sens de sa vie, et celui où il annonce que, privé par le Parti des soins nécessaires au traitement d'une cruelle maladie, il va se donner la mort, appelant ainsi « la secousse qui réveillera le Parti et l'arrêtera sur la voie conduisant à Thermidor... »

A LEON TROTSKY

Cher Léon Davidovitch,

Toute ma vie, j'ai pensé que l'homme politique doit savoir s'en aller à temps, comme un acteur quitte la scène, et qu'il vaut mieux le faire trop

tôt que trop tard. Adolescent encore vert quand le suicide de Paul Lafargue et de sa femme Laura Marx fit tant de bruit dans les partis socialistes, j'ai défendu fermement la justesse de leur conduite et j'ai, il m'en souvient, âprement répliqué à Auguste Bebel, très révolté de ce suicide, que si l'on peut discuter quant à l'âge choisi par les Lafargue (car il ne s'agit pas ici des années mais de l'utilité possible de l'individu), on ne peut en aucun cas contester le principe, pour un homme public, de quitter la vie au moment où il a conscience de ne plus pouvoir être utile à la cause qu'il a servie.

Il y a plus de trente ans, j'ai fait mienne cette philosophie que la vie humaine n'a de sens que dans la mesure où, et tant qu'elle est au service d'un infini, — qui pour nous est l'humanité, — car en tant que le reste est limité, travailler pour le reste est dépourvu de sens. Si même l'humanité aussi doit avoir une fin, celle-ci doit survenir en tout cas à une époque telle que, pour nous, l'humanité peut être considéré comme un infini absolu. Et si, comme moi, l'on a foi dans le progrès, on peut fort bien concevoir que, même en cas de perdition de notre planète, l'humanité sache les moyens